

Marie-Aude Murail
Baby-sitter blues

Neuf de l'école des loisirs



Le livre

Émilien déteste les mioches qui pleurnichent. Il s'est juré de ne jamais devenir père. Un père, d'ailleurs, il ne sait pas ce que c'est. À quatorze ans, il vit seul avec sa mère depuis toujours. Alors, pourquoi jouer les baby-sitters ? Par appât du gain, bien sûr. À 15 euros de l'heure, il pourra bientôt se payer l'ordinateur de ses rêves... Mais voilà, à force de mentir en se faisant passer pour un as du baby-sitting et de potasser *Comprendre et aimer son enfant*, Émilien se prend au jeu. Et il s'intéresse si bien au petit Anthony, six mois, le bébé qui ne sourit jamais, qu'il finit par s'y attacher. Hélas, c'est au moment où il prend vraiment goût à la garde d'enfants que sa mère l'empêche de continuer. Études obligent. Émilien trouve un compromis : donner des cours de français à une dyslexique. Lui qui cherchait à parfaire sa connaissance du cœur humain, il va être servi...

Baby-sitter blues est le premier tome de la série *Les mésaventures d'Émilien*, qui en compte sept.

L'auteure

Baby-sitter blues est le premier roman que [Marie-Aude Murail](#) a écrit pour les adolescents. Il est aussi devenu le premier d'une série consacrée au personnage d'Émilien. Dès l'écriture du premier livre, l'auteure a eu l'idée de faire grandir son héros sur plusieurs tomes. Elle a donc choisi dès le départ la situation romanesque la plus fertile en rebondissements. Elle a également souhaité créer un héros bien représentatif de notre époque, un jeune homme, qui vit seul avec sa mère en région parisienne. Au fil des épisodes, la famille monoparentale devient une famille recomposée...

Marie-Aude Murail

Baby-sitter blues

Neuf

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Benjamin

Je me lance dans le baby-sitting

Quand j'ai vu le PC de Xavier Richard, j'ai su qu'il me fallait le mien.

– Et quoi encore ! a dit ma mère.

– Ben, des jeux vidéo. Richard en a toute une cargaison. Rien que de la baston.

– C'est malin.

– Et c'est le PC de Richard parce qu'il y en a un autre pour la famille, insistai-je lourdement.

– Écoute, quand on s'appelle « Richard », on est prédestiné. Son landau devait sortir de chez Rolls Royce, non ?

– C'est malin, dis-je à mon tour.

Ma mère s'agitait dans sa cuisine plus qu'il n'est nécessaire pour passer une barquette de

lasagnes au four à micro-ondes. Je sais bien que je l'énerve à réclamer tout le temps. Mais avec 15 euros d'argent de poche par mois, je suis le smicard du collègue.

– Il faut tenir compte de l'inflation, dis-je encore dans le dos de ma mère.

Maman se retourna lentement. De temps en temps, quand je la sens en colère, je ne sais pas pourquoi, mais je me recule un peu. Je ne suis pas un môme, pourtant. On est presque de la même taille maintenant.

– Si tu as tellement besoin d'argent, me dit-elle doucement, pourquoi est-ce que tu n'en gagnes pas ?

– Ah non, merci ! Cent sous pour vider la poubelle. Tu m'as regardé ?

– Oui, tu es moche !

– Si tu te crois belle...

On s'est regardés en plein et on a rigolé parce que, pour la beauté, franchement, on est à égalité. C'est comme ça, ma mère et moi. On s'énerve, on crie, on crie. Tout le monde craint

le pire, le flot d'injures, la mare de sang, la paire de claques. Pour finir, on rigole.

– Fais comme Martine-Marie, m'a suggéré maman, elle est baby-sitter.

Martine-Marie est la filleule de maman, autant dire un ange descendu des cieux. Un jour ou l'autre, les ailes vont lui pousser.

– Ça existe, «un» baby-sitter? ai-je demandé, soupçonneux.

Ma mère m'a répondu, péremptoire :

– Si ça n'existe pas, tu n'as qu'à lancer la mode.

Ma mère travaille dans la mode, justement. Elle est toujours dé-bor-dée. Moi, j'ai décidé d'être démodé. Comme ça, j'ai tout-mon-temps.

À Montigny (où j'habite), un baby-sitter de mon âge se fait 5 euros de l'heure. Un PC comme celui de Richard coûte 899 euros. Donc 899 divisés par 5, en 180 heures

de baby-sitting, je pourrai m'acheter mon PC. Si on considère que je ne peux pas faire de baby-sitting le lundi parce que je vais au cinéma, que le mercredi est la veille du jeudi où je dois me lever tôt, que le samedi ma mère veut me voir, que le dimanche, deux fois par mois, j'ai compétition de volley, je pense que je pourrai jouer à *Mariokart* dans ma maison de retraite.

– Si tu gagnes 400 euros par toi-même, a dit maman, je paierai le reste.

Donc 400 divisés par 5, ça fait 80 heures. Si je peux faire, mettons, 8 heures de baby-sitting par semaine, en combien de semaines est-ce que...

– Mais laisse cette calcullette ! s'est énervée maman, et téléphone à Martine-Marie. Elle a plein d'adresses.

*
* *

C'est comme ça que tout a commencé.

J'ai fait mon premier baby-sitting chez Mme Grumeau, Jacqueline. Sa figure s'est allongée quand elle m'a vu sur son palier.

– C'est... c'est vous qui venez de la part de Martine-Marie ?

J'ai fait signe que oui, modestement.

– Vous êtes parents ?

J'ai senti que ça la rassurerait si Martine-Marie et moi étions cousins. Être le cousin d'un tel ange, c'est en soi une référence.

– Ah! s'étonna Mme Grumeau, je ne savais pas que la maman de Martine-Marie avait une sœur.

– Une sœur jumelle, précisai-je pour la contenter tout à fait.

– Je me disais aussi que vous ressembliez beaucoup à Martine-Marie. Entrez donc.

Mme Grumeau Jacqueline était pourvue de deux filles : Anne-Sophie (sept ans) et Anne-Laure (cinq ans).

– Elles se couchent à 20 h 30, m'expliqua

leur maman, il faut allumer la veilleuse d'Anne-Sophie et Anne-Laure a besoin d'un verre d'eau près de son lit. Je vous ai laissé le numéro de téléphone du Samu, du commissariat, des pompiers, des transfusions urgentes, des ambulances et du centre anti-poison.

J'avais dans l'idée que Mme Grumeau n'était pas tout à fait en confiance.

– Ne vous en faites pas, dis-je, le ton professionnel, j'ai l'habitude.

– Vous faites souvent du baby-sitting? me demanda Mme Grumeau, se détendant à vue d'œil.

Allez, fêdons-nous d'un petit mensonge, le dernier :

– Je garde souvent Ludovic.

– Ludovic?

– C'est mon cousin. Il a quatre ans.

Mme Grumeau était ravie. Elle était tombée sur le champion du monde des baby-sitters, toutes catégories.

Ses filles eurent l'air nettement moins contentes. Anne-Sophie m'a regardé par en dessous.

– C'est toi qui nous gardes ?

Anne-Laure a éclaté en larmes.

– Je veux pas, moi ! Je veux Martine-Marie ! Ouin !

S'il y a une chose que je ne supporte pas, c'est un gosse en train de pleurer.

– Bon, tais-toi ! Mais tais-toi donc !

Je l'ai un petit peu secouée pour qu'elle se taise. Elle s'est mise à hurler.

– Tu es un vilain ! Je veux ma maman !

J'ai regardé les numéros de téléphone que m'avait laissés Mme Grumeau. Devais-je appeler les pompiers ou le centre antipoison ? Ah, tiens, une idée.

– Si tu ne te tais pas, menaçai-je, j'appelle l'agent de police. Ta mère m'a donné le numéro.

– C'est même pas vrai, marmonna Anne-Laure, impressionnée.

Ouf, la crise était passée.

– Et maintenant, on va aller se coucher !
annonçai-je gaiement.

– Et l’histoire alors ? s’insurgea Anne-Sophie.

– Quelle histoire ?

– Martine-Marie nous raconte toujours une histoire ! C’est l’histoire d’un petit lapin vert qui a perdu ses parents.

– Il s’appelle Perlin-le-lapin, ajouta Anne-Laure.

– Pas du tout, dis-je, je la connais cette histoire. Le lapin s’appelle Ranflanflan-des-Épinettes. Il a un ennemi mortel qui s’appelle Tartempion-les-belles-Mirettes. Et ses parents, ce n’est pas la peine que Ranflanflan les cherche : ils sont allés en vacances au Club Méditerranée.

– Mais ils vont revenir ? s’inquiéta Anne-Laure.

– À la fin de la semaine par le train de

12h07, répondis-je, si tu n'as jamais vu de lapins bronzés, tu n'auras qu'à les attendre à la gare.

– Et Tartempion-les-belles-Mirettes, est-ce qu'il est méchant ? me demanda Anne-Sophie.

– Très.

– Méchant comme quoi ?

– Méchant comme un loup, comme un ogre, comme trente-six mille sorcières ! Ah ! Ah ! Ah !

C'est comme ça qu'à dix heures du soir, j'étais encore en train de parler de cet imbécile de Ranflanflan et de son ennemi juré.

– Tu en connais d'autres, des histoires de Ranflanflan ? bredouilla Anne-Laure en s'endormant.

– Trois cent mille.

– Tu nous les raconteras toutes, hein ?

– Toutes.

J'ai juste eu le temps de me jurer que je ne serais jamais père de famille et je me suis endormi sur la moquette.

*
* *

Mme Grumeau Jacqueline a eu vite fait de me recommander à toutes ses amies, tant ses filles avaient été contentes de moi. C'est ainsi que pour ma deuxième soirée de bonne d'enfants, j'ai sonné à la porte de Mme Durieux. Qui allais-je baby-sitter, cette fois-ci? Une jeune fille vint m'ouvrir.

– Je suis le baby-sitter, m'annonçai-je, je voudrais voir Mme Durieux.

La jeune fille me regarda avec des yeux ronds.

– Ben, c'est moi.

– Ah bon. Je vous avais prise pour votre fille.

Mme Durieux se mit à rire un peu bêtement. Elle n'avait pas dû inventer la poudre à canon.

– Je vais au ciné-club avec mon mari, me dit-elle, en prenant son petit sac.

Elle allait refermer la porte. Je la rappelai .

– Mais... où sont les mioches ?

– Anthony ? s'étonna Mme Durieux, oh, il dort. À six mois, ça dort tout le temps.

– Ah bon ? Et le numéro des pompiers, du Samu, tout ça...

La pauvre Mme Durieux ouvrait la bouche aussi grand que les yeux. Elle ne voyait vraiment pas où je voulais en venir.

– J'ai le numéro des Taxis bleus, dit-elle enfin, en désespoir de cause.

– C'est déjà ça, répondis-je, je pourrai prendre un taxi pour aller prévenir les pompiers si la maison brûle.

Mme Durieux eut une lueur d'intelligence dans les yeux :

– Tu es un marrant, toi ! me lança-t-elle, excuse-moi, je suis en retard.

Et clac ! Elle me ferma la porte au nez.

« C'est sûr que je suis un marrant, pensai-je en entrant dans le salon, quand on est moche et qu'on a oublié d'avoir un père, on a intérêt à faire marrer tout le monde. »

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Ce bazar ! Des meubles partout, des fauteuils laids comme des gros crapauds, des fleurs en tissu et des fruits en plastique, une fausse bûche dans la cheminée avec une lumière rouge pour faire croire qu'il y a des braises... beuh ! Je m'effondrai sur le divan.

– Bon, il y a la télé, dis-je à voix haute pour me remonter le moral.

Au moins, il n'y aurait pas de Ranflanflan au programme de la soirée. Je poussai le bouton de la télé. C'était France-Belgique. Mieux que rien. Au bout de dix minutes, toujours 0-0, mais je crus entendre un petit bruit venant de la pièce du fond.

– Je dois me tromper, marmonnai-je.

Mais le petit bruit se confirma et se transforma brusquement en un gros, gros bruit. Le petit hurlait ! Je bondis sur mes pieds. Le gosse devait s'étouffer en mangeant son oreiller. Si, si, ça s'est vu. Je courus jusqu'à la chambre, j'allumai la lumière, j'arrachai le petit à son lit.

D'abord je le secouai puis je lui mis la tête en bas, à tout hasard. Quand je le remis la tête en haut, il ne pleurait plus, il me regardait, les yeux et la bouche grands ouverts.

– Alors, mon pote, comment ça va ? lui demandai-je, encore tout tremblant.

Et là, catastrophe, il se remit à hurler. Je faillis le reposer dans son lit et m'enfuir en courant. Mais une idée me traversa l'esprit. Pour endormir les bébés, on leur chante des berceuses !

– Voyons, une berceuse, marmonnai-je, tout en secouant le gamin, heu... Ah oui, celle que maman me chantait.

À ce qu'il paraît (ma mémoire est très imprécise sur cette période, je suis obligé de faire confiance à des témoins), à ce qu'il paraît, je ne voulais jamais m'endormir le soir, quand j'avais deux mois. Je souffrais de coliques atroces. Personnellement, je ne me souviens de rien. Mais ma mère m'a certifié qu'elle me chantait pendant des heures cette poétique petite berceuse :

*« Qui a vu, tout menu, le petit ver de terre,
Qui a vu, tout menu, le petit ver tout nu ? »*

J'aime autant vous prévenir qu'il n'y a pas de réponse à cette question.

Je fis donc les cent pas pendant dix minutes en me demandant de ma voix mélodieuse si quelqu'un n'aurait pas vu un petit ver de terre. Peine perdue. Le gosse se fichait complètement des vers de terre, nus ou en complet veston. Il hurlait toujours. Que faire ? Alors, nouveau trait de génie : les Taxis bleus. Xavier Richard m'a raconté que dans son jeune âge, lorsqu'il ne voulait pas s'endormir, son père le mettait dans un couffin et zou ! sur la banquette arrière de la voiture. Au bout de dix kilomètres, Xavier dormait.

– Allô, Taxis bleus ?

– Où c'est-ti que j'vous emmène ? me demanda le chauffeur, cinq minutes plus tard.

– Vous faites le tour de la résidence jusqu’à ce que le môme s’endorme, dis-je, en m’installant à l’arrière.

Je crus qu’il allait crier : « Quel culot, descendez tout de suite ! » Mais pas du tout. Lui aussi avait eu une fille qui ne voulait jamais s’endormir, le soir. Il n’y avait que son papa qui la faisait céder.

– Et encore il fallait que je lui chante une chanson, me confia le chauffeur.

– Celle du petit ver de terre ? demandai-je, avec intérêt.

– Ah non. Moi, c’était (il se mit à chanter) :

*« L’autre soir, pipon, pipon,
Boulevard Rochechouart, pipon, pipon,
Deux mémères se battaient, pipon, pipon,
À grands coups de balai, pipon, pipon.
La police, pipon, pipon,
Toujours pleine de malice, pipon, pipon,
Fit coller des affiches, pipon, pipon,
Des affiches qui disaient, pipon, pipon :*

*L'autre soir, pipon, pipon,
Boulevard Rochechouart, pipon, pipon... »*

Moi, si j'ai des gosses, un jour, je leur chanterai la chanson du chauffeur de taxi. Anthony s'endormit presque tout de suite. Je me demande à la réflexion si ce n'était pas pour ne plus entendre le chauffeur, tellement il chantait faux.

– Il est mignon, ton petit frère, me complimenta le chauffeur en s'arrêtant devant chez Mme Durieux.

– Ce n'est pas mon frère, dis-je, en regardant Anthony.

C'est vrai qu'il était très mignon, bien serré contre moi.

– C'est mon cousin, décidai-je.

Mme Durieux n'a pas très bien compris pourquoi je lui demandai 15 euros de baby-sitting et 10 euros de Taxi bleu. Mais elle a

- La série des *Malo de Lange*
1. *Malo de Lange, fils de voleur*
 2. *Malo de Lange, fils de personne*
 3. *Malo de Lange, fils du roi*

Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)

Adapté par Marie-Aude Murail
De grandes espérances, Charles Dickens

Collection BELLES VIES
Charles Dickens

Collection CHUT !
Le hollandais sans peine
lu par Didier Galas

22 !
lu par Philippe Dormoy

© 2006, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2006

ISBN 978-2-211-21945-7